

La « Joie du Oui dans la tristesse du fini »

- 50 -

Introduction,
par Oleg Poliakov

Dans un train (méditation sur notre rapport au monde)
par Isabelle de Montmollin

L'adéquation à la Vie, source de joie
par Muriel Baryosher-Chemouny

La joie et ses paradoxes
par Anne Mounic

L'an prochain à Jérusalem
par Oleg Poliakov



Louis-Albert Demangeon, eau-forte et pointe sèche.

Anne Mounic m’a demandé de proposer un thème de réflexion pour la revue *Peut-être*. Le voici tel qu’il a été soumis aux différents contributeurs qui ont honoré de leur participation ce numéro.

En *Genèse* 2. 7, « L’Eternel-Dieu façonna l’homme (*Vayétser YHVH Élohim et haAdam*) – poussière détachée du sol (*afar min haAdamah*) – fit pénétrer dans ses narines (*vayipah béApar*) un souffle de vie (*nishmat hayim*) et voici (*vayéhi*) l’homme devint un être vivant (*haAdam lénéfesh hayia*) ».

Ce qui doit retenir notre attention ici c’est le destin de *nishmat hayim*. Cette « âme de vie » – « souffle » de Dieu – l’homme s’en empare. Elle se détache, semble-t-il, de Dieu et devient *néfesh hayia*, traduit presque systématiquement par « être vivant ». Onquelos fut le premier à traduire *néfesh hayia* par *esprit parlant*.

Quant au Zohar, il considère le passage de *néshamah* à *néfesh* comme une chute. Pour lui *vayéhi* – et voici – annonce presque toujours une catastrophe. En l’occurrence, ici, la chute d’Adam dans l’animalité. Selon Rabbi Eléazar *néshamah* (l’âme) est sainte, issue du Trône de gloire du Roi de l’En-haut, alors que *néfesh* est à rapprocher de Gen. 1, 24 : « Dieu dit ‘que la terre produise *néfesh hayia* (des êtres vivants)’ ». *néfesh hayia* est produite à partir de la terre et *par* la terre.

Les deux lectures, lorsqu’on les associe, nous ouvrent une perspective à laquelle, semble-t-il, seuls les poètes ont été sensibles, celle d’une parole (du Verbe ?) associée à *néshamah* et à *néfesh*, au « ciel » et à la « terre ». Une syntaxe d’exil aspirant au « retour ». Parler c’est attester que « chute » il y a dans *néfesh* et que l’espoir demeure (*néshamah*).

Quelques-uns le savent et le disent et nous invitent à méditer sur ce thème de la Joie dans la tristesse du fini.

Paul Ricœur : « Je ne pense pas directement l’homme, mais je le pense par composition, comme le ‘mixte’ de l’affirmation originaire et de la négation existentielle. L’homme, c’est la Joie du Oui dans la tristesse du fini. »¹

Claude Vigée : « Un poète est un homme qui rétablit la joie, là où il y a solitude, misère, sentiment de la perte, l’aplatissement dans l’insignifiant. »²

« D’avance, j’ai lu dans le livre de l’espace natal ce qu’allait être mon propre destin : cette coexistence bizarre de la magnificence et de la mélancolie dans le monde des hommes. »³

Paul Celan : Le poème est « cette parole qui recueille l’infini là où n’arrivent que du mortel et du pour rien »⁴.

1 Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté* 2, *Finitude et culpabilité* 1, *L’homme faillible*. [Aubier 1960]. Paris : Edition Points, 2009, p. 192.

2 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*. Paris : Figures/Grasset, 1984, p. 70.

3 *Ibid.*, p. 74.

4 Paul Celan, *Le Méridien et autres proses*. Paris : Seuil : 2002, p. 81.

Pourquoi un tel thème ? *Peut-être* est une revue poético-philosophique. Or, le souci, même théorique, qui anime quotidiennement mon activité – je suis psychothérapeute d'orientation phénoméno-existentielle – participe, lui, de la « prose » d'une existence triviale et parfois d'un « monde cassé » (Gabriel Marcel) dont je dois rétablir, si l'on peut dire, la « vérité ». Je dois souligner ici qu'un certain pragmatisme préside toujours à la réflexion qu'un psychothérapeute déploie lorsqu'il s'interroge sur l'homme, et tout particulièrement sur l'homme « déviant ». Cette interrogation, toute pragmatique qu'elle soit, et en raison même de son souci de l'humain, est à *sa façon* philosophique. A sa façon parce que toujours de l'ordre de l'*homo faber*. Je partage sur ce point la conviction d'un de mes maîtres, Eugène Minkowski. Tout psychothérapeute est un philosophe de la *destinée humaine individuelle*. Elle lui importe à ce point qu'il ne peut faire autrement que de la *vivre* et de la *penser*, mais *la penser pour agir effectivement* au niveau *individuel* qui est le sien. Il est incapable de penser tout seul. Du reste il n'en a guère la vocation ni le goût. Pour penser il lui faut au préalable agir, et agir *avec* un patient, en sa présence, face à face, aux fins d'abord de le soulager de ses souffrances affichées, et ensuite, ou chemin faisant, de l'ouvrir sur ce qui ne cesse d'être l'essentiel et dont il n'est jamais, lui, thérapeute, le dépositaire. Tout au plus un témoin, celui qui en atteste la *possibilité* pour le patient... et pour lui-même, car c'est en libérant l'autre de ses entraves qu'on se libère soi-même, et non en le critiquant et en critiquant le monde qui l'assujettit. Et c'est alors cette *possibilité* qui retient son attention – mon attention – la *possibilité* de cet essentiel, et sa nature.

La question qui dès lors a toujours été la mienne, est la suivante : cet essentiel humain est-il *antérieur à tout ce qu'on peut en dire* ? Est-il de l'ordre d'une *signification qui paradoxalement précède l'histoire et la culture* ? Emmanuel Levinas, en des termes différents, dans l'*Humanisme de l'autre homme*, par exemple, avait déjà posé cette question. Il est vrai qu'une telle question ne peut se poser qu'à celui qui déjà se découvre domicilié en cette frange du monde et de la conscience où se rencontrent la « pesanteur et la grâce ». En proie à l'ineffable, il espère l'attester à « quelqu'un » afin de s'en assurer lui-même. « Ce qui caractérise l'homme, nous dit Abraham Heschel, ce n'est pas seulement son aptitude à former des mots et des symboles, mais aussi son besoin irrépressible d'établir une distinction entre l'exprimable et l'indicible, d'être *stupéfait* par ce qui est – c'est-à-dire par l'ineffable [OP] - *mais ne peut être mis en mots*. »⁵ Ce n'est cependant qu'à l'aide des mots destinés à « quelqu'un » – « *niékto* » (NEKTO) dirait Mandelstam – qu'il le peut, à l'aide des mots qui le conduisent toujours là où ces mêmes mots ne peuvent plus le suivre.

J'ai été agréablement surpris de constater que parmi les contributeurs à ce numéro, Isabelle de Montmollin, à sa façon « chestovienne », a abordé la nature de cette existence triviale faite d'indifférence à notre être profond, comme au chant de l'oiseau qui nous fait « rougir » (Rimbaud). Elle a su montrer également comment la curiosité, à l'instar du divertissement pascalien, motive cette existence que seul anime le bavardage mondain. Par son *exigence d'être* elle s'oppose à tout ce qui de près ou de loin évoque l'emprise – l'influence de Berdiaev est ici sensible – de l'objectivation sur l'intériorité, l'esprit et la vie. Vous noterez que sa réflexion se déploie au rythme d'un train qui l'emporte dans la campagne. Une réflexion en mouvement. Et « le mouvement n'est-il pas en quelque sorte l'esprit objectivé » ? (Vladimir Jankélévitch). La seule façon, du reste, de l'invoquer.

5 « What characterizes man is not only his ability to develop words and symbols, but also his being compelled to draw a distinction between the utterable and the unutterable, to be stunned by *that which is* but cannot be put into words ». Abraham Heschel, *Man is not alone*. New York: Farrar, Strauss and Giroux, 1976, p. 4 (Les italiques sont de moi).

C'est à cette vie en danger d'objectivation que Muriel Baryosher-Chemouny consacre son travail. Vie en danger d'objectivation ! Ne dirait-on pas plutôt l'homme en danger de perdre son âme ? Si tant est que l'âme est ce « choix » que fait l'homme de poursuivre l'œuvre de la Création initiée par Dieu. De la poursuivre librement en s'associant (*DeVêKOUT*) – le Oui de la joie – à la Présence de Dieu (la *CHêHiNa*). J'invite le lecteur à prêter une attention toute particulière à la lecture que nous propose Muriel Baryosher-Chemouny de Genèse 2, 3, et tout particulièrement du dernier mot de ce verset, « pour faire », *La'ASOT*. L'œuvre de la Création « est laissée à se faire elle-même », mais, et là je cite Muriel Baryosher-Chemouny, « elle ne peut se faire sans le consentement de [l'homme], son adhésion profonde, puis l'aspiration et la volonté de le mener à 'bien', au sens biblique du terme, c'est-à-dire de le perpétuer en actes harmoniques ». La démarche négative de l'Extrême-Orient à laquelle elle fait quelques allusions, toute intéressante qu'elle soit, laisse un arrière-goût d'« impersonnalité ». La participation à « la grande efficience cosmique » peut-elle se concevoir sans une rencontre de lumière, fût-elle, celle-ci, instantanée au point de n'être pas ?

A ce propos, Anne Mounic, reprenant les commentaires d'Henri Meschonnic, et les étayant sur la réflexion de Robert Misrahi, met en lumière – si l'on peut dire – l'instant inaugural de la Création, celui en Genèse 1, 3, de la première parole de Dieu, [Vaïomer Adonai] parole qui dit « que la lumière soit » [Yiéhi Or] « et la lumière fut » [VaYiéhi Or]. Parole et lumière sont inséparables. « Ce qui implique, nous dit-elle, que ce qui est créé est pris dans le mouvement de sa création, sans pouvoir s'en dissocier ». Et s'il s'en dissocie il ne participe plus de cette création, ou du moins il s'en désolidarise. Ainsi en est-il de la création de l'homme. Un souffle de vie, celui de Dieu, nous dit-elle, passe dans une créature singulière. Qu'en fait-il ? C'est au destin de cet homme singulier, au jeu du fini et l'infini, du singulier et de l'infini qu'Anne Mounic va s'intéresser, et tout particulièrement à cette parole, et plus précisément à celle du poète. C'est par le recours à « l'utopie du récit » que ce jeu dialectique peut s'actualiser en promesse d'infini.

Quant à ma contribution personnelle, elle est essentiellement consacrée à une lecture talmudique de Genèse 2, 7. Avec pour question celle du destin de *Néshama*, l'âme divine, engluée dans l'être animal. Comment la retrouver ? « Dans la *joie-éclair d'un instant*, non dans je ne sais quel retour à une innocence perdue », nous dit Vladimir Jankélévitch. Et où la retrouver ? Dans notre vallée de larmes comme il le dit encore. Et c'est alors une bienheureuse plénitude – le Oui de la joie dans la tristesse du fini. Cette « joie-éclair d'un instant » nous fait participer au « *La'ASOT* » si bien décrit par Muriel Baryosher-Chemouny. Cette « joie-éclair » est aussi un appel qui sourd des profondeurs de notre âme, appel lancé, comme le dit Bergson, par une personnalité qui naît en nous, et à laquelle nous aspirons nous attacher comme le disciple au maître.

